

Anne-Marie Costantini-Cornède: Deux adaptations « libres » d'*Hamlet* au cinéma (assez peu connues et néanmoins très réussies): *The Bad Sleep Well/Les Salauds dorment en paix* d'Akira Kurosawa (1960) et *Hamlet Goes Business* d'Aki Kaurismäki (1987)

Les deux films, tournés en noir et blanc, empruntent résolument au genre du film noir et du *thriller*, jouant sur les effets de suspense par le biais de la musique ou d'images - chocs. *The Bad Sleep Well* est une version assez libre et éloignée du texte de Shakespeare et une adaptation qui relève de la transposition culturelle, puisque ce *Hamlet* se situe dans le milieu corrompu du pouvoir et des hauts fonctionnaires dans le Japon des années 1960. Hamlet devient ici Nishi (Toshiro Mifune), un jeune fonctionnaire qui épouse la fille triste et boiteuse d'un très riche et puissant industriel (Masayuki Mori) patron d'une société gouvernementale. Progressivement nous sont révélés les mobiles de Nishi, alors que nous apprenons le meurtre de son père qui a été défénestré par ses supérieurs hiérarchiques pour avoir découvert les pratiques de corruption et d'escroquerie de la société et comment le meurtre a été déguisé en suicide. Nous découvrons l'existence de pots-de-vin et les pratiques de délits d'initiés auxquels ces fonctionnaires se livrent. Pour échapper aux enquêtes et aux questions de la presse, les hauts fonctionnaires se débarrassent des subalternes les plus faibles ou des importuns trop curieux qui risquent de divulguer des vérités embarrassantes en pratiquant des pressions psychologiques et en acculant ces derniers au suicide. On montre un milieu sombre et sans loi, presque féodal, des employés terrorisés et soumis à leurs supérieurs, totalement pressurés. L'image est celle de la pression du pouvoir comme celle qui règne à la Cour de Claudius et d'une cour militarisée à l'extrême où tous sont soumis à la terreur : une image qui anticipe sur l'univers stalinien et concentrationnaire dépeint dans le *Gamlet* de Kozintsev (1964).

Nishi, de son vrai nom Ikatura, aidé du véritable Nishi avec qui il a procédé à un échange d'identité, va donc tenter à la fois de venger son père et de partir en croisade contre la corruption. Il essaie d'obtenir les comptes de la compagnie, c'est-à-dire les preuves de ces pratiques corrompues. Il approche les hautes personnalités une à une, cherchant à traquer et à tourmenter toutes les personnalités impliquées dans le meurtre de son père. Il exerce chantage et pressions à son tour pour leur extorquer des informations et n'hésitant pas à recourir à la menace et même à la séquestration du vice-président de la société pour parvenir à ses fins. Certes, il souscrit ainsi un peu à la logique de ses tortionnaires, et devient lui-même un personnage ambigu, à demi-fou, aveuglé par la haine et le désir de vengeance et donc un genre de double de ceux qu'il poursuit. C'est bien en cela que le film, noir s'il en est, échappe à la caricature et au simplisme, et retrouve toutes les ambiguïtés et les complexités du personnage d'Hamlet. Comme Hamlet, Nishi fait preuve de ruse pour assurer sa survie et

mener à bien sa vengeance. Il devient le gendre et secrétaire particulier du président, un homme totalement sans scrupules dans le cadre des affaires, mais charmant et aimant dans le milieu familial. Comme Hamlet, Nishi néglige tout d'abord la malheureuse épouse qui l'aime pourtant sincèrement. Celle-ci est veillée par son frère, un genre de fils de bonne famille assez inconsistant, mais qui n'a de cesse que de protéger sa sœur boiteuse et de vouloir son bonheur. D'abord indifférent, Nishi tombe ensuite amoureux de son épouse. Mais dès lors, sa résolution de vengeance s'affaiblit. Nishi, comme Hamlet, hésite, devient indécis et il perd du terrain dans sa lutte contre la toute-puissante société.

L'intrigue est compliquée et tortueuse. Il y a quelques scènes remarquables : le moment de la cérémonie de mariage très guindée et formelle qui se déroule sous le regard de nombreux journalistes et où l'on amène de la part d'un bienfaiteur inconnu une énorme pièce montée en forme d'immeuble de la société. Une rose dépasse de la fenêtre du bureau d'où a été défenestré le père de Nishi, ce qui provoque la terreur et la consternation des coupables : le procédé représente un équivalent et un déplacement judicieux de la scène du piège de la Souricière. Un autre moment fort est celui où l'un des membres de la société ayant participé à la défenestration est rattrapé par Nishi en haut d'un volcan et sauvé *in extremis* au moment où, totalement désespéré, il va se sacrifier. Il assistera à la parodie de ses propres funérailles et à la douleur de sa femme et de sa fille. Alors que tous le croient disparu, il apparaît la nuit dans une ruelle sombre aux yeux de son supérieur, le vice-président de la société, lui-même déjà bien éprouvé après de multiples pressions, et jouant ainsi le rôle d'un spectre vengeur, à l'image du spectre dans la pièce. Puis il est destiné à vivre en reclus pour se protéger, dans la vieille usine désaffectée où Ikatura-Nishi retrouve son ami en cachette, le vrai Nishi et où il parvient à séquestrer le vice-président. Le film montre la terreur psychologique et les pressions subies par les fonctionnaires subalternes ou les plus faibles, et la chaîne de terreur imaginée par les puissants pour protéger leur pouvoir. L'enfer psychologique est suggéré par des moyens dignes d'un cinéma expressionniste : cris de terreur, yeux écarquillés... Seul Nishi semble maître de lui de bout en bout. Les plus faibles préfèrent se sacrifier plutôt qu'impliquer leur hiérarchie et endossent toutes leurs fautes pour les protéger, une logique bien plus féodale encore que celle qui sera montrée dans les films historiques du même Kurosawa (*Kagemusha*, *Ran*). Les deux amis Nishi et Ikatura sont retrouvés en finale par les hommes du président et assassinés.

Si on ne retrouve plus tout à fait dans *The Bad Sleep Well* la symbolique mystique de *Throne of Blood* (1957) qui montrait des paysages noyés dans des brumes mystérieuses et la forêt énigmatique où se perdaient Washizu (Macbeth) et Miki (Banquo), on retrouve les mêmes jeux de contrastes entre noir et blanc, la même mobilité de la caméra et un symbolisme sombre et dépouillé.

Le deuxième film, *Hamlet Goes Business* d'Aki Kaurismäki (1987) montre la même sobriété.

Le film est original, un exemple de film noir avec une très nette tonalité parodique. Kaurismäki reprend assez fidèlement l'intrigue de la pièce et les caractéristiques essentielles des personnages, mais l'humour, les dialogues sobres et caustiques le distancient du modèle. On peut noter les scènes qui montrent Gertrude, à table, annonçant à Hamlet son intention de se marier car elle aime Klaus, critiquant ouvertement le mari défunt en précisant « qu'il avait pour elle autant de passion que pour ses pneus neige ». On note encore le moment où Hamlet rencontre le spectre de son père sur le balcon de sa chambre. Hamlet lui demande froidement de se dépêcher car il fait froid et qu'il craint d'être en retard pour le dîner. Polonius et Ophélie sont montrés comme de cyniques comploteurs, le père demandant à la fille de refuser ses faveurs à Hamlet pour le mener au mariage, Ophélie précisant que Lauri, son frère, lui a demandé de « ne pas fricoter avec Hamlet ». La pièce dans la pièce devient la représentation de « *The Importance of Being Earnest* » ; on voit la reine empoisonner elle-même le vieux roi, puis lutinée par le félon en arrière-plan. La mélancolie semble affecter non seulement Hamlet tous les personnages, un effet accentué par le jeu de contraste entre le noir et blanc.

Gertrude est en finale empoisonnée par une cuisse de poulet soigneusement droguée par Klaus et Lauri laquelle était destinée à Hamlet. On a supprimé évidemment la scène du duel que l'on a remplacée par une très courte bagarre digne du film d'action hollywoodien où Lauri se retrouve la tête enfoncée dans une énorme radio des années cinquante. Le film refuse systématiquement toute forme de grandeur et de lyrisme tragiques pour lui préférer l'humour grinçant et la parodie, donnant ainsi une tonalité post-moderne à l'ensemble. La fin est surprenante : le juste Hamlet de la pièce se révèle ici aussi corrompu que les autres personnages alors qu'il avoue avoir empoisonné son père lui-même car il ne s'entendait guère avec lui : complexe d'Œdipe oblige, il était jaloux de lui et lui enviait sa place auprès de sa mère. Il dit avoir essuyé lui-même la preuve de l'empoisonnement (scène que l'on avait vue au début). Ce film noir à l'intrigue tortueuse et plein d'humour grinçant est un autre exemple convaincant de transposition expérimentale.